



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 1995

Notes sur l'acception du terme de philologie romane chez Gaston Paris

Bähler, Ursula

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-186189>

Journal Article

Published Version

Originally published at:

Bähler, Ursula (1995). Notes sur l'acception du terme de philologie romane chez Gaston Paris. *Vox Romanica*, 54(1):23-40.

Notes sur l'acception du terme de philologie romane chez Gaston Paris

1. Jalons

1.1. Celui qui cherche aujourd'hui à savoir ce que c'est que la philologie romane, risque de rester perplexe devant la diversité des définitions qu'on lui propose. Je n'en cite ici que deux, propres à circonscrire le vaste domaine à l'intérieur duquel se situent, en général, les descriptions de la discipline. Selon J. MONFRIN 1958:190, la philologie (romane) se cantonne dans un champ relativement restreint et bien délimité:

Sans nous interdire de réfléchir sur les faits, d'utiliser les résultats acquis par la linguistique générale, nous étudions le langage en tant qu'il est consigné dans des textes: c'est la définition même de la philologie.

Pour Y. MALKIEL 1972:13, par contre, la philologie romane embrasse des domaines beaucoup plus vastes:

Romance philology – not unlike classical or Oriental studies – is, in the last analysis, a bundle of semi-independent disciplines, and each of its constituents must be separately tested for vitality.

Et MALKIEL 1972:12s. de distinguer:

1. PHILOLOGY PROPER, i.e., the discovery and interpretation of texts
2. older Romance LITERATURE, defined in esthetic terms
 - a) literary HISTORY
 - b) literary THEORISTS
3. LINGUISTICS

Pour d'autres savants, la philologie romane embrasse non seulement l'étude de la littérature médiévale, mais également celle de la littérature moderne¹.

1.2. Plusieurs chercheurs ont déjà mis en rapport la fluidité de la conception de la philologie romane avec le malaise qui règne depuis quelques décennies dans les cercles universitaires qui devraient s'occuper de la philologie romane *ex officio*,

¹ Cf. p.ex. STIERLE 1979:287.

étant donné que l'intitulé de leurs chaires contient ce terme². Dans cette situation, il peut être utile et intéressant de se tourner vers ceux qu'on a pris l'habitude d'appeler les pères fondateurs de la philologie romane au XIX^e siècle. Comment ont-ils, eux, conçu leur discipline?

1.3. Les critiques qui se sont jusqu'à présent occupés de cette question ont cherché d'une part à dégager les grandes lignes de l'évolution de la philologie romane ou des philologies modernes en général, et, d'autre part, à décrire les principales différences entre les conceptions de la philologie romane qui ont cours en France et en Allemagne. Par ailleurs, ce sont avant tout les travaux des philologues romanistes de langue allemande et plus particulièrement ceux de Gustav Gröber, d'Adolf Tobler, et dans une moindre mesure également ceux de Gustav Körting, qui ont retenu l'attention des chercheurs³. A ma connaissance, on ne dispose pourtant pas d'une étude qui analyserait en détail la conception de la philologie romane chez un philologue romaniste français du XIX^e siècle.

Pour aborder la question soulevée, je partirai de l'exemple de Gaston Paris, dont j'examinerai quelques documents instructifs quant à l'emploi du terme de philologie romane.

1.4. Du moment que l'on décide de s'occuper de la conception de la philologie romane propre à un savant, il convient, à mon avis, de diviser l'étude en deux volets. Le premier consiste à examiner de près les remarques et les développements d'ordre théorique et méthodologique que ce savant fait à l'égard de la discipline. Le deuxième se donne pour but de cerner la conception de la philologie à partir des travaux et des études pratiques que ce même savant effectue dans la discipline en question.

Dans cet article, je me concentrerai sur le premier volet: j'étudierai des énoncés dans lesquels G. Paris utilise explicitement le terme de philologie. A vrai dire, ces énoncés se réfèrent dans la plupart des cas à la philologie française, mais quelquefois, ils semblent concerner également la philologie romane. La difficulté vient du fait que très souvent le contexte dispense G. Paris de spécifier le genre de philologie dont il parle. C'est pour cette raison que j'utilise parfois le terme *philologie romane ou française* dans l'analyse des passages cités. J'emploierai encore ce syntagme quand il s'agira de formuler des thèses qui concernent tant la philologie française que la philologie romane, cette dernière recouvrant nécessairement la première.

² Ce malaise est exprimé entre autres par CURTIUS 1944:244-47, MALKIEL 1972:13-15, STIERLE 1979:286-88 et CERQUIGLINI-TOULET 1991:338.

³ On peut consulter STIERLE 1979, CHRISTMANN 1985, WERNER 1990a, WERNER 1990b et WERNER 1991.

1.5. L'absence d'ouvrages théoriques et méthodologiques au sujet de la philologie romane en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle est un fait. Si l'Allemagne, à la suite, sans doute, des grandes encyclopédies de la philologie classique (ou de la philologie tout court)⁴, ne tarde pas à produire des encyclopédies de la philologie romane, dont les plus importantes sont assurément celle de G. KÖRTING 1884-1886 et celle de G. GRÖBER et de ses collaborateurs⁵, on ne trouve rien de comparable en France à la même époque. Ce phénomène particulier n'a pas encore été étudié de près. Je me limiterai ici à proposer quelques raisons qui pourraient contribuer à expliquer la carence d'encyclopédies de la philologie romane en terre gauloise. Il incombera à de futures études d'en démontrer la validité et l'impact. Ces raisons, les voici: absence d'une tradition herméneutique propre à la France⁶; répugnance, surtout dans la deuxième moitié du siècle, à l'égard de modèles théoriques, réputés caractéristiques de l'esprit allemand⁷; absence d'une conscience de la philologie romane en tant que science de plein droit, ce dont peuvent témoigner, entre autres, les intitulés des chaires correspondantes: celles-ci ne sont pas appelées «philologie romane», mais «langue et littérature (du moyen âge)» ou «langues romanes»⁸ (si mes recherches sont exactes, c'est à partir de 1894 seulement qu'apparaît dans les rapports sur les conférences à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes [EPHE] le titre de «philologie romane»)⁹.

1.6. Devant la situation que je viens d'esquisser, on ne s'étonnera pas de constater que G. Paris n'a apparemment jamais exposé de façon systématique ce qu'il entend par philologie romane ou française. J'ajoute tout de suite que je suis encore loin

⁴ Pour une énumération et une brève analyse de quelques-unes de ces encyclopédies cf. STIERLE 1979:263-69.

⁵ La première édition du premier tome de cet ouvrage a vu le jour entre 1883 et 1888. Je citerai d'après l'édition de 1904-1906.

⁶ Cf. p.ex. STIERLE 1979:285 N25.

⁷ Cf. p.ex. la critique de HAVET 1885:633 – l'un des rares Français à s'être occupé de façon méthodique de la notion de philologie – à l'adresse de Auguste Boeckh: «Un très grand philologue, l'illustre Auguste Boeckh, lui [à la philologie] donne pour objet de *connaître le connu*, ou plutôt, de *reconnaître le reconnu*; elle est, suivant ses propres termes, *Erkenntniss des Erkannten*. Si quelque chose peut se dégager d'une définition pareille, c'est une impression pénible: celle qu'on éprouve à voir un savant immortel, qui avait de ce dont il parlait la notion à la fois la plus juste et la plus haute, s'abaisser à l'emploi d'un tel grimoire».

⁸ On peut indiquer à titre d'exemple la création des chaires suivantes: à la Sorbonne en 1877 une maîtrise de conférences, et à partir de 1882 une chaire de langue et littérature françaises du moyen âge; à Lyon en 1876 un cours complémentaire, et à partir de 1881 une chaire de langue et littérature du moyen âge; à Montpellier en 1880 une maîtrise de conférences pour langues romanes; avant 1872, il y avait une chaire spécialement créée pour l'étude de la langue et de la littérature françaises du moyen âge au Collège de France, établie en 1853 à l'initiative de Paulin Paris (WERNER 1991:36, N15).

⁹ Cf. 1103* (1893-1902):1894:50. De telles indications se réfèrent à la bibliographie de BÉDIER/ROQUES 1904. – Quant à l'Ecole des chartes, je ne dispose pas encore des informations précises me permettant de dire à partir de quelle année une chaire est intitulée «philologie romane».

d'avoir lu toutes les publications répertoriées par J. BÉDIER/M. ROQUES 1904, et que tout ce que je dirai par la suite aura un caractère provisoire. J'ai pourtant eu soin d'examiner les endroits stratégiques, c'est-à-dire tous les passages où l'on peut s'attendre à bon droit à trouver des développements d'ordre théorique ou méthodologique. Ces endroits stratégiques sont principalement: les publications classées par J. BÉDIER/M. ROQUES 1904:157-70 sous la rubrique «Histoire des sciences et de l'érudition; sociétés savantes; enseignement»; les préfaces des quelques livres publiés par G. Paris¹⁰; les leçons réunies dans les deux tomes de *La Poésie du moyen âge*¹¹; les cours et discours tenus par le savant lors de moments pathétiquement forts aussi bien dans l'histoire politique que dans la sienne propre, comme le cours sur la «Chanson de Roland» donné en 1870¹² ou le discours de la réception à l'Académie française prononcé en 1897¹³; des comptes rendus dans lesquels G. Paris commente la méthode appliquée par d'autres chercheurs¹⁴.

1.7. G. Paris est d'habitude très silencieux sur le sujet qui m'intéresse. Il est rare qu'il se prononce de façon détaillée sur la discipline dont il est l'un des fondateurs reconnus en France. Mais, même s'il n'existe qu'un nombre réduit d'énoncés théoriques au sujet de la philologie romane ou française, cela ne saurait me dispenser de les examiner de près. Je me propose de rendre compte de la conception de la philologie qu'ils véhiculent au moyen de la typologie suivante:

- a) Conception globale: en prenant comme modèle l'une des définitions de la philologie classique, celle proposée par Auguste Boeckh, essentiellement, cette conception pose la philologie romane ou française comme une science qui, à partir de l'étude des monuments de langue, vise à la compréhension complète de la vie intellectuelle et morale des peuples romans ou du peuple français¹⁵.
- b) Conception large: dans cette conception, la philologie romane ou française embrasse l'histoire littéraire et les études linguistiques historiques, y compris le travail d'édition.
- c) Conception étroite: selon cette conception, la philologie romane ou française comprend seulement les études linguistiques historiques, y compris le travail d'édition.

¹⁰ Essentiellement: 159* (1862), 356* (1865), 357* (1865), 334* (1885), 335* (1888), 339* (1895), 345* (1900).

¹¹ 334* (1885) et 339* (1895).

¹² Dans 334* (1885).

¹³ 1095* (1897).

¹⁴ L'inventaire de ces comptes rendus ne peut pas être fait de manière systématique à partir de BÉDIER/ROQUES 1904.

¹⁵ Cf. à ce sujet HILLEBRAND 1865:XIX-CVI. – On peut écarter dès le départ une conception universelle de la philologie romane, qui inclurait également des monuments autres que linguistiques. Pour autant que je sache, une telle conception n'a jamais été développée pour la philologie romane (cf. mes réflexions plus loin). – L'expression *vie intellectuelle et morale* comprend également les représentations scientifiques, religieuses, politiques etc.

2. Conception globale

G. Paris ne semble jamais avoir explicitement développé le modèle d'une philologie romane qui, à partir de l'étude des traces linguistiques de tous genres, se voudrait une science globale de la vie intellectuelle et morale des peuples romans depuis le moyen âge jusqu'aux temps modernes (peu de philologues romanistes, d'ailleurs, ont envisagé cette possibilité¹⁶). Pour G. Paris, l'antiquité et, avec elle, la philologie classique, constituent des modèles qui dépassent de loin et la culture des pays romans et la philologie romane. Le savant admet que la littérature antique pose une norme tant morale qu'esthétique pour le jugement d'œuvres provenant d'autres cultures et d'autres époques, et donc également pour le jugement de la littérature médiévale française. Dans le discours d'ouverture de la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres (AIBL) en 1886, G. Paris exprime clairement cette opinion¹⁷:

L'étude sérieuse, impartiale et profonde du passé est peut-être la plus sûre marque de la virilité d'un peuple... Le centre de cette étude sera longtemps encore, toujours peut-être, l'étude de l'antiquité classique. ... là même où la Grèce n'a pas été le modèle direct des autres civilisations, elle fournit à notre esprit, formé par elle, le canon d'après lequel nous les mesurons et nous les jugeons. Si l'étude de l'antiquité grecque et romaine venait à dépérir, toutes les autres études historiques tomberaient du même coup, sachons-le bien, dans la langueur ou dans la futilité. C'est d'ailleurs pour arriver à la reconstruction du monde antique dans son ensemble qu'a été mise en œuvre pour la première fois, au XVI^e siècle et en France, cette grande méthode d'investigation simultanée que j'ai essayé de caractériser.

En effet, il juge souvent assez sévèrement la qualité esthétique et morale des documents littéraires médiévaux, et plus d'une fois il se prononce pour un «dosage» modéré de ces œuvres, comme dans la préface au premier tome de *La Poésie du moyen âge*¹⁸:

La poésie du moyen âge offre assurément même aux esprits les plus délicats et les plus cultivés, pourvu qu'ils ne se refusent pas de parti pris à les accepter, de véritables jouissances... Il est sûr, d'autre part, que non seulement elle ne répond pas aux exigences du goût classique et

¹⁶ GRÖBER 1904-1906:187s. cite les exemples de C. Sachs et de G. Körting. Pour le premier, la philologie moderne, et avant tout romane, a comme but «ein anschauliches Bild der modernen Völker, zunächst und hauptsächlich der nach Litteratur und Wissenschaft am meisten entwickelten, aufzustellen und die verschiedensten Richtungen ihres geistigen Lebens bis zur Jetztzeit durch und für ein wissenschaftliches Verstehen ihrer Sprache kunstmässig und wissenschaftlich zu erfassen.» Selon le deuxième, elle est la science «deren Aufgabe und Ziel die Erkenntnis des eigenartigen geistigen Lebens der romanischen Völkergruppe ist, soweit dasselbe in der Sprache und Litteratur seinen Ausdruck fand und noch findet». Pour GRÖBER 1904-1906:188s., l'impossibilité de réaliser un tel projet tient essentiellement à la multiplicité des sciences qui doivent être prises en considération quand il s'agit d'étudier la vie intellectuelle et morale des peuples romans ainsi qu'à la nature même des sources écrites, qui ne sont pas toutes en langues romanes.

¹⁷ 1091* (1886), cité dans *BECh.* 47 (1886):622s.

¹⁸ 334* (1885), cité dans l'édition de 1903:VIII-X.

qu'elle heurte toutes les habitudes dont nous trouvons souvent commode de faire des règles, mais encore qu'elle a des défauts généraux, des pauvretés et des faiblesses incontestables: on y relève souvent un singulier mélange de bizarrerie et de banalité...; enfin il faut bien reconnaître que le plus habituel des défauts qu'elle présente, comme le plus insupportable, est la platitude... Je n'ai jamais songé, pour ma part, à réclamer pour cette poésie l'admiration de ceux qu'elle ennuie ou qu'elle révolte... Mais je suis convaincu que, malgré tous les dédains et tous les anathèmes, elle se fera, par ses productions vraiment significatives, dans la culture générale, dans l'instruction des lettrés, dans l'éducation nationale, une part de moins en moins contestée, qui sera d'ailleurs et doit rester sagement restreinte.

G. Paris adhère tout à fait à la conception de la philologie classique comme science universelle du monde antique, science qui ne comprend pas seulement l'étude des textes écrits, mais également celle de tous les autres monuments laissés par cette civilisation. Cette optique est déjà apparue dans l'extrait précité du discours à l'AIBL; et elle est encore présente dans le discours prononcé en 1882 aux funérailles de Charles Graux, paléographe et helléniste, discours dans lequel G. Paris assigne au philologue (classique, faut-il ajouter,) la tâche suivante¹⁹:

... la connaissance et la compréhension du monde antique, dans toute l'originalité et toute la complexité de sa vie intellectuelle, morale et sociale.

Toujours dans l'allocation à l'AIBL déjà mentionnée, G. Paris cite, sans prendre position, le biographe de Joseph Scaliger²⁰, qui aurait écrit²¹:

«Plus qu'aucun autre avant ou après lui ... il [Scaliger] s'est approché de l'idéal d'une compréhension complète de la vie antique, idéal vers lequel la philologie moderne ne cesse de tendre.»

Est-ce à dire que G. Paris est d'accord avec une telle vision de la philologie moderne? Je ne saurais l'affirmer – de toute façon, c'est ici la seule occurrence que je connaisse jusqu'à présent qui laisserait entrevoir une conception non seulement globale mais universelle des philologies modernes et partant, de la philologie romane ou française. Il me semble plus probable que la conception de la philologie comme une discipline embrassant une multitude de sciences historiques soit acceptée par G. Paris en ce qui concerne la philologie classique, mais remplacée, pour ce qui est des philologies modernes, par l'idée de la solidarité des diverses sciences historiques, sans que celles-ci soient encore chapeautées par la notion de philologie. Par conséquent, le terme de philologie moderne, romane ou française, n'existe plus dans le sens d'une science universelle chez G. Paris, qui, par là, semble tout à fait partager l'opinion de G. Gröber. En effet, ce dernier considère la philologie romane comme une science historique parmi d'autres:

¹⁹ 1069* (1882), cité dans un tiré à part à la Bibliothèque Nationale, p. 7.

²⁰ Il s'agit vraisemblablement de J. Bernay.

²¹ 1091* (1886), cité dans *BECh.* 47 (1886):623.

Ihr Verhältnis [de la philologie romane] zu ihnen [les autres sciences historiques] kann nicht das der *Identität*, der *Überordnung* oder *Unterordnung*, sondern nur das der *Beiordnung* sein. (GRÖBER 1904–1906:191)

Mon hypothèse semble étayée quand on passe en revue les classifications des sciences présentées par G. Paris.

3. Classifications

Les classifications des sciences sont à la mode dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, à une époque où les savants ressentent le besoin de réorganiser les divers champs de connaissance et de les représenter sous forme de tableaux (relevant certainement du même esprit que le stemma lachmanien) qui, s'inscrivant dans un univers de valeur positiviste, sont censés rendre compte de tous les phénomènes du monde accessibles à la connaissance de l'homme²². G. Paris n'échappe pas à cette vision.

Les deux classifications les plus détaillées que j'aie trouvées jusqu'à présent se situent, l'une dans la préface au premier tome de *La Poésie du moyen âge* (1885)²³, et l'autre dans l'allocution à l'AIBL (1886)²⁴ déjà mentionnée.

Les deux textes, qui datent quasiment de la même époque, présentent une même stratégie persuasive, stratégie que l'on rencontre plusieurs fois dans l'œuvre de G. Paris, par exemple aussi dans le cours de 1870 sur la «Chanson de Roland»²⁵. Face à un grand public, G. Paris ressent le besoin de justifier ses propres recherches, car il n'ignore pas que celles-ci ne jouissent pas d'un très grand prestige dans la société française. Il démontre alors leur légitimité en les intégrant dans un cadre plus vaste, qui est celui de la totalité du savoir à la compréhension duquel l'humanité aspire par ses recherches. Chaque étude, aussi modeste qu'elle apparaisse à première vue, y a sa place, y apporte sa contribution. C'est à ces occasions que G. Paris expose son système des sciences.

Examinons les deux classifications en question (cf. mes deux schémas dans l'Annexe). Les points suivants méritent d'être relevés:

- a) Dans les deux systèmes, le terme de philologie manque.
- b) Les études que G. Paris pratique essentiellement apparaissent dans les champs

²² Je ne cite ici que les classifications proposées par COMTE s.d.:98, GOBLOT 1898 et NAVILLE 1901.

²³ 334* (1885).

²⁴ 1091* (1886), cité dans *BECh*. 47 (1886):610-23. Une énumération des sciences historiques, parmi lesquelles l'«histoire littéraire» et l'«histoire de la langue» se trouve également dans 1055* (1903:29-30).

²⁵ Dans 334* (1885).

- de recherches appelés «histoire des lettres» (ou «histoire littéraire»²⁶) dans la préface de 1885, «linguistique historique» et «histoire des lettres» dans le discours de 1886.
- c) La «linguistique historique» est absente de la classification de 1885, à moins que l'on n'admette qu'elle soit partiellement impliquée dans l'«ethnographie», dont le *Grand Robert* nous dit qu'elle concerne au XIX^e siècle d'abord le «classement des peuples d'après leurs langues»²⁷.
- d) De manière générale, les deux classifications correspondent tout à fait aux modèles courants de l'époque. Ainsi par exemple, la tripartition globale en «monde physique», «histoire» et «monde moral» telle qu'elle apparaît en 1886, se retrouve dans le système de A. NAVILLE 1901:179ss., qui les appelle respectivement «théorématique», «histoire» et «canonique» (il faut noter que G. Paris ne mentionne pas l'histoire naturelle parmi les sciences historiques qu'il énumère, ce qui s'explique par le fait qu'il ne prend ici en considération que les sciences touchant directement l'homme); et la «psychologie» se trouve également en tête des sciences qui s'occupent de l'homme, dans le *Manuel de philologie classique* de S. REINACH²1883:I-IV.
- e) Ce qui distingue les classifications de G. Paris de celles d'un A. Naville ou d'un S. Reinach, c'est justement l'absence du terme de philologie. Pour les deux derniers, la philologie est la science qui s'occupe de l'histoire en tant qu'elle se manifeste dans des traces matériellement saisissables. A. NAVILLE 1901:142s. écrit:

La vie est un perpétuel devenir; mais l'esprit humain réussit pourtant à fixer, à immobiliser pour ainsi dire au sein du mouvement universel, certains produits de son activité. L'étude des œuvres plus ou moins stables de l'esprit comme les langues, les mythologies, les littératures, les créations artistiques, se distingue avec une certaine netteté du reste de l'histoire. C'est la 'philologie', qui est sans doute une partie de l'histoire au sens général de ce mot, mais diffère pourtant de l'histoire proprement dite. L'objet de l'histoire proprement dite en effet n'est pas fixé, elle ne peut pas le tenir et le contempler directement; elle est obligée de le reconstituer mentalement par des procédés indirects.

Et pour S. REINACH²1883:IV la philologie embrasse l'«étude de toutes les manifestations de l'esprit humain dans l'espace et dans le temps». Comme je l'ai suggéré à la fin du point précédent, G. Paris remplace pour ainsi dire le terme de *philologie* dans cette acception par celui de *sciences historiques* tout court. En effet, toutes les «muses de l'histoire» qu'il énumère (il en cite effectivement neuf!), seraient des philologies pour A. Naville et pour S. Reinach²⁸.

²⁶ 334* (1885) cité dans l'édition de 1903:XI/XIII.

²⁷ *Le Grand Robert*, 1985, vol.4:189, entrée «ethnographie».

²⁸ Une conception proche de celle de Naville et de Reinach est probablement également présente dans le syntagme figé «sciences historiques et philologiques», qui désigne entre autres une division de l'AIBL.

- f) L'«histoire littéraire» et la «linguistique historique» ne sont pas non plus désignées sous le terme de philologie dans le sens, cette fois-ci, d'une conception large des philologies modernes, et partant, de la philologie romane (cf. infra).
- g) Aux yeux de G. Paris, l'«histoire littéraire» est, certes, une science privilégiée pour l'étude de l'esprit humain, parce qu'elle «nous rapproche plus directement que toute autre étude du génie même et du cœur des sociétés abolies»²⁹ – il n'en reste pas moins qu'elle n'est qu'une des multiples sciences historiques qui s'occupent de cette étude. On peut tout de même conjecturer qu'à l'intérieur du système de G. Paris, la définition globale de la philologie moderne est encore au moins partiellement impliquée dans la branche appelée «histoire littéraire». Cette hypothèse semble étayée par des énoncés comme le suivant³⁰:

Or, de tous les faits qui constituent l'histoire, il n'en est pas qui se comparent, pour l'instruction qu'ils contiennent, à ceux dont se compose l'histoire littéraire. Les œuvres littéraires, et surtout les œuvres poétiques, sont des produits directs des âmes, et nous les révèlent, à l'aide du signe transparent des mots, bien plus clairement que ne font les monuments de l'art, plus clairement même et plus complètement que les actes réellement accomplis, dont nous connaissons d'ailleurs un si petit nombre. Un vers, un mot parfois nous ouvre sur toute une manière de penser, de sentir et de vivre des vues que nous n'aurions pas soupçonnées.

4. Conception large

La conception large de la philologie romane prédomine, on le sait, en Allemagne, même si, comme croit pouvoir l'affirmer K. STIERLE 1979, elle relève bien plutôt de l'ordre de l'idéal virtuel que de celui des faits réalisés³¹. Elle est présente entre autres chez Friedrich Mahn (cf. infra) et chez G. Gröber³². Quant à G. Paris, je n'ai pas trouvé, jusqu'ici, un document dans lequel il décrirait clairement et explicitement une conception large de la philologie romane. On peut, certes, relever des endroits où le savant semble penser à une philologie romane ou française embrassant l'étude de la langue tout aussi bien que celle de la littérature, mais à chacune de ces occurrences il y a aussitôt lieu de faire des remarques d'ordre restrictif. Prenons un exemple. Dans un article écrit en 1864 sous le titre «La philologie romane en Allemagne», dans lequel il commente un discours de Friedrich Mahn intitulé

²⁹ 1091* (1886), cité dans *BECh.* 47 (1886):621.

³⁰ 334* (1885), cité dans l'édition de 1903:XI.

³¹ STIERLE 1979:275 pense que la séparation des études linguistiques et des études littéraires était en fait déjà accomplie chez F. Diez.

³² «Somit ergibt sich, bei einer Bestimmung der Aufgabe und des Gebietes der romanischen Philologie von dem Begriffe der Philologie überhaupt aus, eine allgemeinere Formel, die sich nicht allzuweit entfernt von einem früher schon einmal [von Mahn] für sie gebrauchten Ausdruck, wonach ihr Zweck und Ziel hauptsächlich Erforschen und Erkennen der romanischen Sprachen und Literaturen ist ...» (GRÖBER 1904-1906:197). – Quant à TOBLER, il faut distinguer la conception qu'il présente dans le *Grundriss* (TOBLER 1904-1906) de celle qu'il définit dans son discours de 1890. J'ai le projet d'exposer ailleurs son optique.

«Über die Entstehung, Bedeutung, Zwecke und Ziele der Romanischen Philologie», G. Paris semble tout à fait d'accord avec la définition donnée par l'Allemand³³:

Le but de la philologie romane, dit-il [F. Mahn], ne peut, généralement parlant, être autre que celui de toute philologie, à savoir, avant tout, l'étude et la connaissance de la langue et de la littérature romanes.

Dès que G. Paris expose ses propres réflexions on ne peut pourtant plus parler d'une conception large. Il faut plutôt parler d'une description floue³⁴:

En France, il n'y a *pas une seule* faculté des lettres où on fasse des cours ayant trait à la philologie romane. Les chaires de littérature étrangère sont encore plus empêchées par leur public habituel que par leur nature même, d'y devenir jamais accessibles; et quant à celles où se professe la littérature française, c'est grand hasard si elles retentissent quelquefois de leçons superficielles sur la littérature du moyen âge; quant à l'histoire de notre langue, elles n'en ont jamais ouï parler. A Paris, la philologie comparée des langues romanes n'est représentée nulle part; la langue d'oïl n'est professée au collège [sic!] de France que conjointement avec la littérature...

Si, au début de la citation, l'étude de la littérature est intégrée dans la philologie romane – notons ici que G. Paris ne mentionne que la littérature du moyen âge –, elle en est, par contre, de plus en plus écartée dans la deuxième partie, car l'enseignement de la littérature au Collège semble maintenant empêcher celui de la langue, et l'on est en droit de supposer qu'à la fin du passage cité, le terme de philologie romane ne concerne plus que l'étude comparée des langues romanes. Cette supposition est confirmée dans le reste de l'article³⁵. Il serait trop facile de vouloir expliquer ce genre d'hésitation par le fait que G. Paris est encore jeune à ce moment-là: de tels glissements de sens se retrouvent tout au long de son œuvre.

Il y a, bien sûr, des endroits où G. Paris parle de l'«enseignement de notre vieille langue, de notre vieille littérature»³⁶ ou encore de «notre passé linguistique et littéraire»³⁷, mais je n'ai pas trouvé un passage où il utiliserait dans ce contexte le terme de philologie française, et, ce qui importe beaucoup plus, où il mettrait explicitement l'accent sur le fait que la philologie française embrasse les deux branches en question³⁸. Si, dans sa leçon d'ouverture au Collège de France en 1866 comme remplaçant de son père, G. Paris parle de l'étude «de la langue et de la

³³ 1097* (1864:438).

³⁴ 1097* (1864:436).

³⁵ Cf. p.ex. 1097* (1864:441).

³⁶ 1089* (1882), cité dans *BECh.* 44 (1883):127.

³⁷ *Ib.*

³⁸ Ceci est également vrai dans 330 (1869:68): «... il est permis de croire que les doctrines qu'ils [les travaux] exposent et qui sont la base inébranlable de la philologie romane, ne resteront pas toujours inconnus au plus grand nombre des travailleurs français. Déjà on remarque de plusieurs côtés que la vraie méthode se répand, et une nouvelle école se forme qui n'apporte pas dans la

littérature française[s] du moyen âge»³⁹, ceci s'explique, certes, par la désignation de la chaire, qui est justement intitulée «Langue et littérature françaises du moyen âge», mais il est tout de même significatif que G. Paris ne saisisse jamais l'occasion de dire que ces deux branches constituent ensemble la discipline de la philologie française. Cette constatation s'applique également aux rapports scientifiques que G. Paris rédige pour le Collège de France, et dans lesquels l'introduction standard est⁴⁰:

Suivant l'habitude que j'ai prise depuis quelques années, j'ai divisé mes leçons en deux séries, consacrant le semestre d'hiver ... à la littérature, et le semestre d'été ... à la langue.

Jamais on ne lit dans ces rapports que l'étude de la langue et celle de la littérature forment conjointement la science appelée philologie.

Inversement, quand, en 1894, lors d'une séance de la Société des Anciens Textes Français (S.A.T.F.), G. Paris parle de l'«enseignement de la philologie nationale»⁴¹, on se doute bien qu'il s'agit là d'un enseignement qui concerne aussi bien la littérature que la langue, mais ce rapport est de nouveau passé sous silence.

5. Conception restreinte

D'après ce que je viens de dire, on ne s'étonnera pas de ce que la philologie romane ou française apparaisse le plus souvent sous sa forme restreinte chez G. Paris. Quatre traits caractéristiques de cette conception peuvent être relevés:

- a) Le terme d'histoire littéraire romane ou française est nettement distingué de celui de philologie romane ou française; l'histoire littéraire n'est jamais à elle seule appelée philologie. Je donnerai deux exemples. Dans un compte rendu de «Kleinere Arbeiten und Recensionen» de Friedrich Diez, édité par Hermann Breymann en 1883, G. Paris écrit⁴²:

Cependant, comme plusieurs articles concernent non la philologie, mais l'histoire littéraire ...

séparant ainsi clairement les deux notions en question. Et dans un compte rendu de 1882 sur l'édition de la *Chanson de geste d'Aquin, ou la Conquête de la Petite-Bretagne* par Joüon de Longrays on lit⁴³:

science d'autre préoccupation que la science elle-même. Cette école voit dans la langue et la littérature de l'ancienne France un objet d'étude et rien d'autre ...».

³⁹ 328* (1866) dans 334* (1885), cité dans l'édition de 1903:2.

⁴⁰ 1107* (1901:57).

⁴¹ 1094* (1895:48).

⁴² 1059 (1883:364).

⁴³ 1087* (1882), cité dans *BECh.* 43 (1882):140.

Son travail [celui de J. de Longrays] n'est pas moins méritoire en ce qui touche l'histoire littéraire: il a bien apprécié l'œuvre qu'il publie et bien déterminé la place et le rang qu'elle occupe dans l'ensemble de l'épopée carolingienne. Il s'est montré partout critique éclairé, judicieux et intelligent. On ne peut dire tout à fait autant de bien de la partie philologique du travail.

Cette «partie philologique» comprend: l'édition du texte avec la correction des passages défigurés, le glossaire, ainsi que les remarques sur la langue et sur la versification⁴⁴.

- b) Le terme de philologie romane ou française s'identifie dans la plupart des cas aux études linguistiques historiques (romanes ou françaises). Ici, les exemples abondent. Qu'il me suffise d'en citer trois. Dans une conférence sur *La Chanson du pèlerinage de Charlemagne* faite en 1877, G. Paris distingue l'«étude des mœurs, des usages, des rares allusions historiques» que l'on peut faire à partir du texte – tous des éléments, notons-le en passant, d'une conception large voire globale de la philologie – de l'«étude philologique», qu'il réduit à l'examen des «phénomène[s] linguistique[s]»⁴⁵. Dans l'introduction à la *Grammaire des langues romanes* de Friedrich Diez, traduite en 1863 par G. Paris lui-même, le terme de philologie est un synonyme de linguistique historique (sinon de linguistique tout court)⁴⁶. Et en 1862, dans son *Etude sur le rôle de l'accent latin*, le savant note⁴⁷:

Les amateurs de philologie française sont toujours bien rares, et la plupart même de ceux qui s'occupent de notre vieux langage en font uniquement une affaire de curiosité;

identifiant ainsi la philologie française à l'étude de l'ancien français.

- c) En tant qu'elle se réduit aux études linguistiques historiques, la philologie romane ou française est souvent conçue comme une science auxiliaire de l'histoire littéraire. Dans cette perspective elle peut même être explicitement taxée d'insuffisante. C'est le cas dans le *Recueil de rapports sur l'état des lettres et les progrès des sciences en France* paru en 1868, dans lequel G. Paris commence son exposé sur l'«histoire littéraire» par les remarques suivantes⁴⁸:

Les éditions, les travaux philologiques, les inventaires de matériaux, ne pouvaient suffire à donner une idée de la littérature du moyen âge, ni surtout à en répandre dans le public la connaissance et la juste appréciation. L'histoire littéraire seule, en dégagant les traits caractéristiques, en groupant les œuvres et les auteurs d'après leur valeur et leur génie, en éclairant les détails par la conception de l'ensemble et l'intelligence du développement général, pouvait

⁴⁴ *Ib.*

⁴⁵ 400* (1877) dans 334* (1885), cité dans l'édition de 1903:142.

⁴⁶ 8* (1863:Iss).

⁴⁷ 159* (1862:1).

⁴⁸ 329* (1868:121s.). Dans ce rapport, François Guessard s'occupe de la partie «philologie», G. Paris rédige la partie «histoire littéraire» – autre indice pour une nette séparation des deux champs de recherches. Cette séparation n'est pas imputable à G. Paris cette fois-ci, mais probablement à Fr. Guessard ou au Ministère de l'Instruction publique.

conquérir définitivement ce vaste domaine. Mais il ne lui était pas possible de marcher avec quelque certitude qu'appuyé sur des textes nombreux.

Cette vue ressort également à chaque fois que G. Paris fait une distinction entre l'étude de la littérature savante ou cléricale et l'étude de la littérature populaire; si la seconde se prête, selon lui, à des études littéraires, la première n'a, à ses yeux, qu'un intérêt philologique – et cette tournure restrictive est de G. Paris lui-même. Il note, en effet, à propos des *Vies de saints*⁴⁹:

... les unes ne sont que des traductions d'histoires relativement authentiques, et, par là même, n'offrent guère qu'un intérêt philologique; ...

Le statut de science auxiliaire qu'a la philologie par rapport à l'histoire littéraire est également présent dans la métaphore suivante extraite d'un compte rendu de 1861⁵⁰:

Si la chronologie et la géographie sont les deux yeux de l'histoire, la philologie et la bibliographie sont les deux bras de l'histoire littéraire...

Cinq ans plus tard, nous lisons dans un autre compte rendu⁵¹:

Placée entre ses deux sœurs aînées [l'histoire et la philologie], elle [l'histoire littéraire] doit s'appuyer sur toutes deux...

Même si la philologie est ici définie comme une science de plein droit au même titre que l'histoire, elle reste, en fin de compte, au service de l'histoire littéraire.

d) Le travail d'édition proprement dit est le plus souvent soit conçu comme une partie de la philologie romane ou française dans son acception restreinte, soit présenté comme étant la philologie tout court. A l'exemple déjà cité du compte rendu sur l'édition de la *Chanson de geste d'Aquin, ou la Conquête de la Petite-Bretagne*, j'ajoute la définition que G. Paris donne de la philologie française en définissant le prix Delalande-Guérineau⁵²:

Déjà, en 1878, le prix fondé par M. Delalande-Guérineau devait, par décision de l'Académie, être attribué à un travail relatif à la philologie française; mais aucun ouvrage n'avait été envoyé

⁴⁹ PARIS 1907:147. G. Paris exprime la même vue dans le cours «Les origines de la littérature française» donné en 1869: «La littérature cléricale, surtout dans les origines, quand les clercs ne se résignent qu'à grand peine à parler français, n'a guère qu'un intérêt philologique; elle nous a conservé les documents les plus anciens sur l'état de notre langue, mais ni son inspiration, ni même souvent sa forme, n'est nationale. Au contraire, la poésie populaire, pour ces époques lointaines, ne nous est généralement parvenue que dans des remaniements et des rajeunissements qui lui enlèvent sa valeur philologique...» (dans 334*, cité dans l'édition de 1903:83).

⁵⁰ 312 (1861:370s.).

⁵¹ 314 (1866:89).

⁵² 1084* (1880:125).

au concours ... ayant pour objet la langue française à une époque antérieure au XVI^e siècle, que ces travaux concernassent la grammaire, le lexique, ou fussent des éditions critiques d'écrits anciens.

6. Dix hypothèses en guise de conclusion

L'état actuel de mes recherches dans le domaine que j'ai délimité me permet de formuler, pour conclure, les dix hypothèses de travail suivantes:

6.1. Tout compte fait, l'emploi que fait G. Paris de la terminologie scientifique dans le domaine étudié reste assez indécis; il semble varier, moins en fonction de l'évolution des idées scientifiques du savant, qu'en fonction du contexte dans lequel celui-ci situe ses réflexions⁵³.

6.2. G. Paris considère la conception universelle de la philologie en tant que discipline embrassant une multiplicité de sciences comme valable pour la philologie classique. En ce qui concerne l'étude des temps modernes, il remplace cette conception par l'idée de la division du travail entre les différentes sciences historiques. Par conséquent, le terme de philologie n'apparaît plus sous sa forme universelle dans ce contexte. Désormais, la philologie romane ou française ne sera jamais qu'une science historique parmi d'autres. Cette vision correspond à l'opinion exprimée par G. Gröber dans le *Grundriss*.

6.3. Mais G. Paris ne développe guère un modèle de la philologie romane ou française qui, dans sa conception large, occuperait une place bien déterminée dans le système des sciences historiques. Il divise une telle philologie en «histoire de la langue» et «histoire de la littérature», et c'est principalement sur cette dernière qu'il transfère une bonne partie de ce qui ferait le contenu d'une philologie globale, à savoir l'étude de la vie intellectuelle et morale des peuples romans ou du peuple français⁵⁴. Même si la conception large peut être conjecturée plus d'une fois, il reste que G. Paris ne met pour ainsi dire jamais l'accent sur le fait que les deux branches en question forment conjointement la discipline de la philologie romane ou française.

6.4. Je note en cet endroit que l'intérêt principal de G. Paris va nettement vers l'histoire littéraire. D'un point de vue quantitatif, il suffit pour s'en convaincre de compter le nombre des travaux répertoriés par J. BÉDIER/M. ROQUES 1904 sous les rubriques «Linguistique» et «Littérature» respectivement: si la première comporte

⁵³ On constate le même flou dans l'emploi du terme d'érudit, par exemple.

⁵⁴ Dans 1091* (1886), cité dans *BECh*. 47 (1886):623, il semble que l'étude de la «langue» est à celle de la «littérature» ce que l'étude de la «pensée» est à celle du «cœur»; il faudra voir si cette homologation se retrouve de manière systématique dans l'œuvre de G. Paris.

275 titres, la seconde en compte 598. Cette information d'ordre statistique est étayée quand on prend en considération le fait que tous les livres que G. Paris publie – à l'exception de *La Vie de Saint Alexis* – ont pour sujet l'histoire littéraire ou le folklore du moyen âge. Le but principal de G. Paris semble être celui de promouvoir l'histoire littéraire, et plus particulièrement l'histoire littéraire du moyen âge, au rang de science historique au sens strict, et de l'arracher ainsi à la Rhétorique et aux Belles-Lettres. Ces efforts sont visibles dès son *Histoire poétique de Charlemagne* – mais c'est là un problème qui mérite d'être étudié à part, et que j'ai seulement voulu signaler ici.

6.5. Le plus souvent, la philologie romane ou française se présente chez G. Paris dans sa conception restreinte, c'est-à-dire comme un synonyme des études linguistiques historiques. (Je dois ajouter ici que ces études ont généralement comme base des textes *littéraires* du moyen âge.) Par une telle conception, G. Paris se distingue de la plupart des philologues romanistes contemporains allemands, pour lesquels la philologie romane ou française embrasse, au moins dans leurs développements théoriques et méthodologiques, l'étude historique de la langue et l'étude historique de la littérature.

Mais la séparation, en France, de l'histoire littéraire et de la philologie au sens restreint n'est pas imputable au seul G. Paris; elle se trouve également dans des documents officiels tel que le rapport du Ministère de l'Instruction publique que j'ai mentionné. Si l'on ajoute à ceci le fait que les chaires en France ne sont presque jamais intitulées «philologie romane ou française», mais «littérature et langue (du moyen âge)» ou «langues romanes», il est aisé d'élargir l'affirmation suivante de K. STIERLE 1979:285, N25 à la philologie romane:

In Frankreich ist der Begriff der Philologie nie so weit gefasst und so tief durchdrungen worden wie in Deutschland.

6.6. Je n'ai pas assez insisté sur le fait que la philologie se caractérise souvent chez G. Paris en premier lieu par la méthode historique et comparatiste qu'elle applique, au point de s'identifier avec elle. En tant que méthode, la philologie sert alors non pas tant d'auxiliaire que de modèle à l'histoire littéraire. Le passage suivant, dans lequel G. Paris rend compte d'un livre d'histoire littéraire édité par Richard Gosche, illustre bien cet autre statut de la philologie⁵⁵:

M. Gosche, dans une courte préface, revendique pour l'histoire littéraire le droit d'exister comme une science à part, entre l'histoire et la philologie. En cela il a parfaitement raison; mais ce n'est que depuis peu qu'on commence à traiter scientifiquement l'histoire littéraire. Il faut qu'elle recoure, comme la philologie, à la méthode comparative, qu'elle apprenne, comme l'histoire à expliquer la génération des faits l'un par l'autre.

⁵⁵ 314 (1866:89).

6.7. Quand G. Paris emploie le terme de philologie (ou également celui d'histoire littéraire), c'est le plus souvent pour parler des documents littéraires médiévaux. Si quelques énoncés laissent entrevoir une solidarité entre l'étude de la littérature médiévale et celle de la littérature moderne, cette vision n'est pas pour autant érigée en principe.

6.8. L'absence, chez G. Paris, d'une conscience prononcée de la philologie romane dans sa conception large, est confirmée par le fait que le terme de philologie romane frappe par son absence à des endroits où on l'attendrait à bon droit, comme par exemple dans le «Prospectus» de la *Romania* de 1871.

6.9. M. WERNER 1991:37 caractérise la conception de la philologie romane de G. Paris comme vaste, voire universelle:

Sie [la philologie romane] umfasste, gemäss dem Boeckhschen Modell, sowohl Sprachwissenschaft wie Textkritik und Hermeneutik. Und sie beanspruchte für das Gebiet ihrer Kompetenz nicht nur die mittelalterliche, sondern auch die moderne französische Literatur.

Un tel énoncé pose désormais problème. S'il est vrai que G. Paris a réalisé des travaux dans bien des domaines différents, il faut se demander si l'on peut encore les subsumer sous le terme de philologie romane quand on sait que ce terme a une acception très restreinte chez G. Paris. Pour éviter des confusions et pour pouvoir faire des remarques précises et pertinentes au sujet de la philologie romane au XIX^e siècle, il faudra, dans l'avenir, distinguer strictement l'emploi du terme que font les philologues au XIX^e siècle de celui que nous faisons aujourd'hui en tant que critiques.

6.10. Tout ce que je viens de formuler ne remet pas en cause, je m'empresse de le dire, le mérite des travaux scientifiques de G. Paris, travaux qui concernent la philologie romane dans toutes les conceptions que j'ai précédemment décrites. Mais je crois qu'il est juste de conclure que G. Paris n'a jamais mis l'accent sur une définition systématique du terme de philologie romane, si ce n'est sur celle qui est impliquée dans la conception restreinte.

Arrivée au bout de ces investigations, force nous est de constater que le flou dans la conception de la philologie romane n'est pas un phénomène de dégénérescence. Il est présent dès les débuts.

Zurich

Ursula Bähler

Bibliographie

- BÉDIER, J./ROQUES, M. 1904: *Bibliographie des travaux de Gaston Paris*, Paris
- CERQUIGLINI-TOULET, JACQUELINE 1991: «Le *Voir Dit* mis à nu par ses éditeurs mêmes», in: R. GRIMM (ed.), *Mittelalter-Rezeption. Zur Rezeptionsgeschichte der romanischen Literaturen des Mittelalters in der Neuzeit*, Heidelberg, p. 337-80
- CHRISTMANN, H. H. 1985: *Romanistik und Anglistik an der deutschen Universität im 19. Jahrhundert*. Ihre Herausbildung als Fächer und ihr Verhältnis zu Germanistik und klassischer Philologie, Wiesbaden
- COMTE, A. s.d.: *Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la religion universelle*. Nouvelle édition, avec une introduction et des notes explicatives, par P.-F. PÉCAUT, Paris
- CURTIUS, E. R. 1944: «Über die altfranzösische Epik», *ZRPh.* 64:233-320
- GOBLOT, E. 1898: *Essai sur la classification des sciences*, Paris
- GRÖBER, G. 1904-1906: *Grundriss der Romanischen Philologie*, vol. I, zweite verbesserte und vermehrte Auflage, Strassburg
- HAVET, L. 1885: «La philologie (1). Sa définition», *Revue politique et littéraire* 35:633-635
- HILLEBRAND, K. 1865: *Histoire de la littérature grecque, jusqu'à Alexandre le Grand*, par OTFRIED MÜLLER, traduite, annotée et précédée d'une étude sur Otfried Müller et sur l'école historique de la philologie allemande par K. HILLEBRAND, Professeur à la Faculté des Lettres de Douai, vol. 1, Paris
- KÖRTING, G. 1884-1886: *Encyclopädie und Methodologie der romanischen Philologie*. Mit besonderer Berücksichtigung des Französischen und Italienischen, 3 vols., Heilbronn
- MALKIEL, Y. 1972: «The First Quarter-Century (and Some Antecedents)», *RPh.* 26:3-15
- MONFRIN, J. 1958: «Leçon d'ouverture du cours de philologie romane à l'Ecole des chartes (6 novembre 1958)», *BECh.* 116:170-93
- NAVILLE, A. 1901: *Nouvelle classification des sciences*. Étude philosophique, Paris, deuxième édition entièrement refondue
- PARIS, G. 1907: *Esquisse historique de la littérature au moyen âge*. Depuis les origines jusqu'à la fin du XV^e siècle, Paris
- REINACH, S. 1883: *Manuel de philologie classique*, vol. 1, Paris
- STIERLE, K. 1979: «Altertumswissenschaftliche Hermeneutik und die Entstehung der Neuphilologie», in: H. FLASHAR/K. GRÜNDER/A. HORSTMANN (ed.), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert* [1], Göttingen, p. 260-88
- TOBLER, A. 1904-1906: «Methodik der litteraturgeschichtlichen Forschung», in: G. GRÖBER, *Grundriss der Romanischen Philologie*, Band I, zweite verbesserte und vermehrte Auflage, Strassburg, p. 361-68
- TOBLER, A. 1890: *Romanische Philologie an deutschen Universitäten*. Rede bei der Übernahme des Rektorats, gehalten in der Aula der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin, am 15. Oktober 1890, Berlin
- WERNER, M. 1990a: «A propos de la notion de philologie moderne. Problèmes de définition dans l'espace franco-allemand», in: *Philologiques*. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle, sous la direction de M. ESPAGNE et M. WERNER, vol. 1, Paris, p. 11-21
- WERNER, M. 1990b: «A propos de l'évolution historique des philologies modernes. L'exemple de la philologie romane en Allemagne et en France», in: *Philologiques*. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle, sous la direction de M. ESPAGNE et M. WERNER, vol. 1, Paris, p. 159-86
- WERNER, M. 1991: «(Romanische) Philologie in Frankreich? Zu Geschichte und Problematik eines deutsch-französischen Wissenschaftstransfers im 19. Jahrhundert», in: G. MARTENS/W. WOESLER (ed.), *Édition als Wissenschaft*. Festschrift für Hans Zeller, Tübingen, p. 31-43

Annexe: Classification des sciences

Schéma fait sur la base de la préface de 334* (1885), cité dans l'édition de 1903:XI-XIII.

psychologie proprement dite

psychologie historique = examen de conscience de l'humanité = histoire générale de l'esprit humain (V-VI).

anthropologie	ethnographie	géographie	histoire des faits	histoire des lois	histoire des mœurs	histoire des religions	histoire des philosophies	histoire des sciences	histoire des arts	histoire des lettres
---------------	--------------	------------	--------------------	-------------------	--------------------	------------------------	---------------------------	-----------------------	-------------------	----------------------

Schéma fait sur la base de 1091* (1886), cité dans BECh. 47 (1886):621.

lois du monde physique où l'homme se meut	reconstruction, à l'aide des documents de tout genre, de l'histoire intellectuelle, esthétique et morale de l'humanité de l'ondoyante évolution de son génie et de sa conscience	lois du monde moral qui vit en l'homme
---	--	--

histoire proprement dite; faits extérieurs comme points de repère fixes

Muses de l'histoire	histoire comparative des institutions et du droit	histoire des mœurs et des coutumes	géographie historique	linguistique historique	archéologie	histoire des lettres	histoire des sciences	histoire de la philosophie	histoire des religions
---------------------	---	------------------------------------	-----------------------	-------------------------	-------------	----------------------	-----------------------	----------------------------	------------------------

Hachurés: les champs de recherches que G. Paris pratique avant tout